

Préface

Ludivine BANTIGNY

Le monde est petit

Rêver d'un autre monde : plus que jamais dans l'histoire, peut-être, le moment 68 en donne alors l'inspiration et l'impulsion. La solidarité internationale est une boussole. « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » : en 1968, la devise n'a rien perdu de son tranchant ; tout juste faut-il ajouter aux travailleurs les étudiants. Derrière cette idée se noue l'espoir de briser les frontières, en un sens symbolique et politique. Dans les universités, on connaît bien ce qui se passe à Berkeley comme à Berlin, à Trente comme à Louvain ; on sait aussi ce qui surgit à Saïgon et à Alger, à Prague et à Varsovie. L'internationalisme apparaît comme principe actif : un moteur politique décisif. Ce savoir s'imprègne de découvertes, de circulations d'informations et de transmissions. Le monde est là : immense mais proche, tant sa diversité semble désormais à portée.

C'est cette forme de mondialisation, celle des rencontres, des connexions et diffusions, celle surtout des actions communes et des solidarités, que ce formidable livre entend analyser. La « grammaire protestataire », comme la nomment Françoise Blum et Guillaume Tronchet, devient un langage partagé. Il est vrai que le milieu étudiant et intellectuel est plus tourné que d'autres groupes sociaux vers les voisins européens et, au-delà, vers le vaste monde où il puise des engagements à sa ressemblance. Des raisons pratiques l'expliquent : en raison d'origines relativement privilégiées – du moins le plus souvent –, ces protagonistes de 68 ont souvent de meilleurs moyens financiers pour voyager ; leurs études les portent à considérer d'autres cultures, pratiquer d'autres langues, accueillir sur les mêmes bancs leurs pairs venus du monde entier. « Sur la route » : depuis Kerouac, le désir a fait son chemin.

Dans les lycées comme les universités, ces révoltés sont ici sans oublier là-bas et ne dissocient pas la mobilisation dans leur pays de ce qui se passe en Allemagne et en Espagne, aux États-Unis ou en Italie. Mais aussi et surtout dans le « Tiers-Monde », si essentiel pour leurs engagements. Pour en saisir

toute la portée, même les Renseignements généraux citent Fidel Castro, sur la jonction entre solidarité ouvrière et soutien actif aux pays « qui souffrent de sous-développement » : « lutter aux côtés des forces populaires est pour l'intellectuel des pays capitalistes un devoir inéluctable lié à la dénonciation et à la lutte contre l'exploitation du Tiers Monde ». L'influence d'idées venues du « guevarisme, du maoïsme, du fanonisme » y est longuement évoquée. Ce peut être une manière d'encourager la mobilisation, de se conforter et se reconforter à l'aune de la comparaison. « Les différents foyers de révolution s'épaulent et se fortifient en commun », écrit Élie Teicher en suivant le parcours de l'écrivain Conrad Detrez. Il peut s'agir d'une affirmation en forme d'action : « Les lycéens savent que leur lutte est la même de Berlin à Rome, de Londres à Madrid », proclament les comités d'action lycéens. L'anti-impérialisme et l'internationalisme apparaissent comme des matrices décisives. On ne fera pas l'histoire, évidemment, avec des hypothèses contre-factuelles : que se serait-il passé si... ? Mais il est sans doute vrai que, sans la guerre du Vietnam et sans la colère immense qu'elle a engendrée contre l'intervention militaire des États-Unis, 1968 n'aurait pas été une année chargée d'une telle intensité.

Échanges d'expériences, comparaison de situations, conseils et soutiens émaillent ces circulations, comme autant d'invitations au voyage chez des protagonistes d'autant plus fervents que tous et toutes mesurent la dimension mondiale de l'événement. C'est l'occasion de rappeler les liens réciproques de fraternité – et de sororité. Les universités sont un vivier d'idées. Elles symbolisent ce que Clémence Maillochon appelle avec justesse « l'entrelacement de luttes ». Concrètement, ce sont des tournées dans les bidonvilles et les foyers ; des soutiens matériels aux déserteurs étasuniens en situation de clandestinité ; des mots d'entente, d'alliance et d'entraide : « les travailleurs étrangers ne sont pas DES ENNEMIS DU PROLÉTARIAT FRANÇAIS : ILS SONT AU CONTRAIRE UN DE LEUR PLUS SUR ALLIÉ », une phrase que Marco Grispigni cite volontiers ici. La révolution doit être une fête, la « fête du peuple », peut-on lire sur un mur de la Maison des étudiants portugais occupée. Une fête universelle où on parlerait une même langue : « Notre drapeau – le rouge ; notre langue – le combat ; notre pays – là où il faut faire la révolution ; notre but le socialisme. » Comme le rappelle Daniel Gordon, les « rencontres improbables » que Xavier Vigna et Michelle Zancarini-Fournel ont observées à propos du décroissement social provoqué par Mai 68 sont aussi celles de jeunes qui viennent d'un peu partout et vivent la joie robuste des solidarités. À Paris, la Cité universitaire s'érige en symbole : les pavillons d'Argentine, d'Espagne, de Grèce mais aussi de l'outre-mer sont occupés – l'ambassade de Grèce en appelle elle-même à l'intervention de la police française pour la faire cesser.

Cette police dresse des centaines de fiches qui déclinent l'identité de personnalités connues ou de militants et militantes anonymes. Les catégo-

ries dans lesquelles elle les enserme, les qualificatifs qu'elle leur confère ont leur importance. Les termes qui reviennent le plus souvent pour les désigner sont ceux d'« agitateurs » et d'« émeutiers ». Ces trublions, jugés perturbateurs et provocateurs, ont en outre le tort d'être des « propagandistes », autre mot-clé des fiches de la police. Elles et ils passent donc pour des individus troubles – et suscitant du trouble. Ce sont des séditeux. Mais le fait d'être étrangers les rend encore plus dangereux car le halo du complot y est associé, et avec lui la présomption d'agissements organisés. Il faut « punir les opposants », rappelle Edenz Maurice en analysant les traques et les poursuites contre la subversion séparatiste d'outre-mer.

La répression policière, la surveillance intensive, les menaces d'expulsions et d'autres dangers encore – comme l'infiltration d'agents venus des pays d'origine – rendent les engagements difficiles. On va le découvrir dans les pages de ce livre. Elles sont nuancées et éclairent la complexité des situations : elles n'oublient pas de décrire l'inquiétude, le sentiment de n'être pas légitime à participer, les doutes et les hésitations... Et puis tout simplement, la difficulté des communications dans un pays où s'étend la grève généralisée. L'ouvrage s'intéresse aussi à toutes ces questions très pratiques : la matérialité des luttes, leurs conditions concrètes de possibilité et leurs limites. Ajoutons-y des différences de sensibilités bien sûr, mais aussi de visibilité : comme le remarque Marie Aberdam, la révolution cambodgienne est bien moins connue dans la France de 1968 que la lutte vietnamienne. En croisant les identités et les appartenances, en faisant œuvre d'intersectionnalité, ce livre met en lumière ce que l'on connaissait trop peu et qui avait été trop occulté. En témoigne l'enquête de Maira Abreu : les militantes latino-américaines qu'elle étudie ont trop longtemps subi une double invisibilisation – comme immigrées et comme femmes dans un univers d'engagement militant où la matrice virile domine. C'est ce qui est important dans ces pages : tout un univers s'y dessine, riche et multiple, avec des solidarités mais sans l'homogénéité qui lisserait les identités.

68 est un temps de révélation : celle d'une immense prise de conscience. Bien sûr, elle a pu précéder l'événement. Alice Ferreira de Carvalho, une jeune enseignante portugaise contrainte de s'établir en usine à son arrivée en France, en témoigne fortement : l'exploitation et l'aliénation ne sont plus des concepts et des notions, mais une réalité vécue dans sa chair – « De contemplative je suis devenue active. De spectatrice je me suis transformée en actrice » (c'est Victor Pereira qui la cite). Tout de même, il y a un effet puissant de surgissement. Comme si, selon les mots du Brésilien José Sérgio qu'évoque Angélica Muller, un monde « où il n'y avait que des étudiants obsédés par les notes » s'était transformé « en une explosion politique soudaine ». C'est ce protagonisme, cette entrée en action, dans toute sa richesse et sa diversité, qu'on saisit grâce aux *Passeurs de révolte*. Quel beau titre, qui dit si bien la force des transmissions et l'atmosphère contestataire...

La nouveauté de 1968, par rapport aux combats précédents, naît des points d'intersection à la croisée des engagements : du Vietnam au Japon en passant par l'Allemagne et le Sénégal, des liens sont trouvés et des ponts jetés entre les peuples insurgés, les étudiants insoumis et les travailleurs révoltés. « Pendant ces événements, racontera William Klein, une chose m'a bouleversé. Je suis étranger. Je réside à Paris depuis plus de vingt ans mais je me suis toujours senti étranger. Par contre en mai, j'ai été surpris et ému de constater que la notion étranger-français n'existait plus. » Il en demeurera une mémoire longue, un apprentissage et un héritage, comme le note Eugénia Palieraki en évoquant l'exemple de Syriza aujourd'hui.

Globalité et transferts opèrent de manière circulaire : l'événement est global parce que ses protagonistes voyagent, transmettent, s'approprient et relèvent le défi d'un au-delà de la patrie. La conscience rend évidente l'importance de ne pas manquer ce moment et de savoir ce qui se passe ailleurs. On n'y prend pas le moins du monde : on y aspire au meilleur.